

## Bernard Dimey, florilège et sortilèges









Bernard Dimey est parti "organiser des fêtes" en 1981. Il écrivait :

*"Il ne vous restera que mes œuvres complètes  
Qui vous confirmeront que je fus merveilleux."*

Las, ses œuvres complètes n'existent pas et il est introuvable en librairie, pourtant plusieurs recueils sont disponibles chez l'éditeur Christian Pirot. Certaines de ses chansons sont reprises ça et là. Il est encore fêté le dix mai à Montmartre, mais pour combien de temps ?

Un gros barbu repoussant qui écrit en alexandrins, un amoureux connaisseur du Paris où jamais n'ira Emily, un perdant qui sombre aggripé à ses rêves : il est tout ce que l'époque déteste. Il se détestait lui-même.

*"On croit qu'on va savoir encore ouvrir des portes  
Et sortir dans la rue comme n'importe qui  
Ridicule Arlequin vêtu de feuilles mortes  
Que tu le veuilles ou non la pièce a mal fini."*

Dimey nous invite, non pas à l'imiter dans l'auto-destruction pathético-poétique mais à boire avec lui avant de le suivre dans Paris en regardant *vraiment* autour de nous - et peut-être "en descendant la rue du Mont-Cenis" apercevra-t-on "trois caravelles cingler sur Tahiti" ?

À se trouver des camarades pour chanter un vieil air, parmi les clochards, les putains, les folles, les ivrognes, les *losers*. À aimer le silence et s'aimer en silence. À vivre sa vie complètement, jusqu'à la contradiction, à faire bonne figure "malgré la gueule qu'on a".

*"En attendant  
Moi qui crois toujours aux miracles  
Je vais continuer mon spectacle  
En souriant."*

Et, bien sûr, Dimey nous exhorte à tresser des guirlandes autour du désespoir qui traverse ses poèmes, autour du temps qui s'enfuit avant qu'on n'ait eu le temps de rien faire, du départ qu'il sent toujours plus proche. À se donner les un.e.s les autres de la force.

*"Prenant mon courage à deux mains  
Je m'en irai plein d'allégresse  
Sur le dernier de mes chemins  
En chantant sans laisser d'adresse."*

*Demain je crois."*



## Paris mon camarade

Paris, mon camarade, pour causer, faut connaître,  
Faut s'y prom'ner la nuit, faut s'y fair' des copains,  
Faut s'offrir du bitume, en faire des kilomètres,  
Y'aura toujours un pote pour t'offrir un bout de pain.

Paris, si tu connais c'est comme un' cour d'école,  
T'es tout partout chez toi si t'as l'coeur bien placé,  
Si jamais t'as l'bourdon, va voir ceux qui rigolent  
Et tu verras, l'soleil y en a toujours assez.

Paris, mon camarade, c'est pas tout c'qu'on raconte,  
C'est pas les bulldozers, c'est pas la Tour Machin,  
C'est un coeur qui s'allume au hasard des rencontres,  
C'est le petit bistrot où vont tous les copains ;

Paris, si tu connais, c'est le vent dans les voiles,  
Romeo et Juliette en blue-jeans à midi,  
C'est le clodo Marcel qui dort sous les étoiles ;  
Y a de l'Enfer, c'est sûr, mais y a du Paradis.

Paris, mon camarade, si tu connais c'est chouette,  
C'est toujours aussi bon quand j'fous l'camp quand j'reviens,  
C'est le sourire en coin quand le cafard me guette,  
C'est l'Opéra d'quat' sous qu'est pas fait pour les chiens,

C'est le seul cinéma où y a jamais d'entracte,  
Où j'ai tous mes amours et j'espère vraiment  
M'offrir un soir la joie d'y jouer mon dernier acte  
Et d'être parisien jusqu'au dernier moment !

## La Tamise

Voilà bientôt vingt ans que je me beaujolise  
Dans tous les mauvais lieux ouverts après minuit  
Je commence à pencher comme la tour de Pise  
Je m'accoude au Pont-Neuf la Seine va sans bruit  
Et je dis au clochard : "Tu vois, c'est la Tamise!"

Alors on va s'asseoir on fouille un peu ses poches  
On parle d'Henri IV et d'un certain troquet  
Qui reste ouvert la nuit et qui n'est pas trop moche  
A cinq ou six cents mètres là-bas sur les quais  
Et on a le cœur pur comme un cristal de roche

Le désir impérieux de raconter sa vie  
Son service militaire ses embarras d'argent  
Son besoin d'amitié la jeunesse partie  
La connerie surtout de la plupart des gens  
Le rouquin renversé et que la manche essuie

Alors on se relève on longe les murailles  
On s'en va jusqu'au Louvre et jusqu'à l'Opéra  
On a la jambe molle et la voix qui s'éraïlle  
On va retourner boire - lequel des deux paiera?  
On a l'œil un peu vague et le sang qui se caille.

A sept heures du matin au métro Pyramides  
Un loufiat mal luné met ses tables dehors  
On dit n'importe quoi, j'ai les yeux tout humides  
Mon copain de la nuit a l'air d'être ivre mort...  
Je le laisse tout seul achever son suicide.

Voilà bientôt vingt ans peut-être davantage  
Que je fais le guignol à n'importe quel prix  
Entre le delirium la sagesse et la rage.  
Revenez donc me voir quand vous aurez compris,  
Et ne condamnez rien avant d'avoir mon âge



## Les p'tits plaisirs du jour

Les p'tits plaisirs du jour, les plaisirs de la nuit  
Les croissants du matin, la première cigarette  
Une bouffée perdue d'accordéon musette  
Le verre de beaujolais pour noyer ses ennuis

L'omelett' aux champignons le soir à la campagne  
Le feu dans la ch'minée et l'odeur du calva  
Ça vaut tous les châteaux qui s'écroulent en Espagne  
Mais quand tout va très mal moi je vous dis : Ça va!

Le camembert du siècle et le verre de Chiroubles  
La douzaine de melons échappés du panier  
Le sourire d'une fille qui sans raison me trouble  
Le coup du père François, le coup de l'étrier

Les p'tits plaisirs du jour c'est du bonheur quand même  
J'en ai tout un folklore et vingt-quatre heures par jour  
Je promène ma vie par des chemins que j'aime  
Je ne chante jamais la messe pour les sourds.

Les p'tits plaisirs du jour, c'est toi quand tu t'éveilles  
Quand tu sors de ton rêve et que tes yeux ouverts  
Conservent encore un peu d'incroyables merveilles  
Paysages inconnus qu'on regarde à l'envers

Petit plaisir de rien, comme un refrain des rues  
Qu'on attrape au hasard et qui vous fait trois jours  
Offrez-moi dix fois rien j'en aurai plein la vue  
À chacun ses plaisirs à chacun ses amours!

## Moi qu'écris des chansons

*Mis en musique par Cris Carol.*

Moi qu'écris des chansons depuis bientôt vingt berges  
Comme d'autres s'amuse à faire des mots croisés  
Cultivant le jardin où fleurit ma gamberge  
Je tire mon chapeau à ceux qui sont passés  
A ceux qui trébalaient au fond de leur musette  
Des mots qui méritaient cent fois le Panthéon  
Qu'on chantait dans les rues, histoire de faire la quête  
Sur les places de Paris, à coups d'accordéons

Entre Nini peau d' chien, la fleur de la Bastille  
Et Prosper yop la boum et Parlez-moi d'amour  
La vieille Java Bleue qui f'sait tourner les filles  
Et les pièces de dix sous qui tombaient dans les cours  
J'ai grandi tout heureux, la romance à l'oreille  
Entre Paris canaille et le Petit vin blanc  
Entre les Feuilles mortes et Démons et merveilles  
Entre la voix de Piaf et la voix de Montand

Les chansons... Les chansons venues du fond des âges  
De l'époque où le roi faisait battre tambour  
Jusqu'au Temps des cerises, le plus bel héritage  
Le plus joli fleuron de la chanson d'amour  
J'aurais tellement aimé écrire La vie en rose  
Croiser Monsieur William entre Ostende et Paris  
Sur le port d'Amsterdam cultiver ma cirrhose  
C'est du Petit bonheur mais ça n'a pas de prix

Les chansons, les refrains qu'on fredonne en sourdine  
Entre l'île Saint-Louis et le pont Mirabeau  
Quand Mon pote le Gitan s'endort dans sa verdine  
C'est comme un beau poison qu'on aurait dans la peau  
Moi qu'écris des chansons pour occuper mes heures  
Je voudrais en faire une qu'on n'oublierait jamais  
Afin que, parmi vous, un peu de moi demeure  
Comme une fleur vivace aux Marches du palais

## Ivrogne, et pourquoi pas ?

Ivrogne, c'est un mot qui nous vient de province  
Et qui ne veut rien dire à Tulle ou Châteauroux,  
Mais au coeur de Paris je connais quelques princes  
Qui sont selon les heures, archange ou loup-garou

L'ivresse n'est jamais qu'un bonheur de rencontre,  
Ça dure une heure ou deux, ça vaut ce que ça vaut,  
Qu'il soit minuit passé ou cinq heure à ma montre,  
Je ne sais plus monter que sur mes grands chevaux.

Ivrogne, ça veut dire un peu de ma jeunesse,  
Un peu de mes trente ans pour une île aux trésors,  
Et c'est entre Pigalle et la rue des Abesses  
Que je ressuscitais quand j'étais ivre-mort...

J'avais dans le regard des feux inexplicables  
Et je disais des mots cent fois plus grands que moi,  
Je pouvais bien finir ma soirée sous la table,  
Ce naufrage, après tout, ne concernait que moi.

Ivrogne, c'est un mot que ni les dictionnaires  
Ni les intellectuels, ni les gens du gratin  
Ne comprendront jamais... C'est un mot de misère  
Qui ressemble à de l'or à cinq heure du matin.

Ivrogne... et pourquoi pas ? Je connais cent fois pire,  
Ceux qui ne boivent pas, qui baisent par hasard,  
Qui sont moches en troupeau et qui n'ont rien à dire.  
Venez boire avec moi... On s'ennuiera plus tard.

## Si tu me payes un verre

*Interprétée par Serge Reggiani sur une musique de Cris Carol.*

Si tu me payes un verre, je n'te demand'rai pas  
Où tu vas, d'où tu viens, si tu sors de cabane,  
Si ta femme est jolie ou si tu n'en as pas,  
Si tu traînes tout seul avec un coeur en panne.  
Je ne te dirai rien, je te contemplerai.  
Nous dirons quelques mots en prenant nos distances,  
Nous viderons nos verres et je repartirai  
Avec un peu de toi pour meubler mon silence.

Si tu me payes un verre, tu pourras si tu veux  
Me raconter ta vie, en faire une épopée  
En faire un opéra... J'entrerais dans ton jeu  
Je saurai sans effort me mettre à ta portée  
Je réinventerai des sourir' de gamin  
J'en ferai des bouquets, j'en ferai des guirlandes  
Je te les offrirai en te serrant la main  
Il ne te reste plus qu'à passer la commande

Si tu me payes un verre, que j'aie très soif ou pas,  
Je te regarderai comme on regarde un frère,  
Un peu comme le Christ à son dernier repas.  
Comme lui je dirai deux vérités premières :  
Il faut savoir s'aimer malgré la gueul' qu'on a  
Et ne jamais juger le bon ni la canaille.  
Si tu me payes un verre, je ne t'en voudrai pas  
De n'être rien du tout... Je ne suis rien qui vaille !

Si tu me payes un verre, on ira jusqu'au bout,  
Tu seras mon ami au moins quelques secondes.  
Nous referons le monde, oscillants mais debout,  
Heureux de découvrir que si la terre est ronde  
On est aussi ronds qu'elle et qu'on s'en porte bien.  
Tu cherchais dans la foule une voix qui réponde,  
Alors, paye ton verre et je paierai le mien,  
Nous serons les cocus les plus heureux du monde.

## J'vais m'envoler

Ce soir je vais partir visiter les nuages,  
Je n'y suis pas encore mais ça va pas tarder,  
Je vois déjà des fleurs tout autour des visages,  
Tous les gens qui sont là commenc'nt à m'regarder  
Car si je réussis c'est extraordinaire.  
Ils ont raison d'attendre, ils seront pas déçus,  
Je sens que j'm'arrondis comme une Montgolfière,  
Je vais quitter la terre, personn' me verra plus !

J'ai commencé c'matin aux petites aurores  
Avec un muscadet de derrière' les fagots  
Qui glissait comm' du v'lours, d'ailleurs j'en rêve encore,  
Et deux ou trois p'tits kirs qu'étaient bien rigolos,  
Vers midi je marchais sur des pompes à bascule,  
C'est là que j'ai compris que j'allais m'envoler.  
C'est un travail très dur... Si t'avanc's pas tu r'cules,  
L'ivresse est un pays où faut pas rigoler !

T'as des gens qui picol'nt sans aucun savoir-faire,  
Eh bien, voilà des gars qui s'envol'ront jamais,  
Qui cess'ront pas d'ramper, qui quitt'ront jamais terre  
Alors que moi je sens que ça va pas tarder,  
J'vais survoler Paris comme un ange véritable.  
J'aim'rais pouvoir emm'ner tous mes potes avec moi  
Mais comm'ils s'fout' de moi pasque j'mont' sur la table  
J'vais m'envoler tout seul et j'les emmèn'rai pas !

Il est huit heur's du soir, y a douze heur's que j'travaille,  
Je me sens tout léger comme un petit zoizeau.  
Me v'là sur le trottoir avec des gens qui brillent,  
Je vais prendr' mon élan... Je serai tell'ment beau  
Que tous ces connards là en auront plein la vue.  
Allez hop! C'est parti!... Non, c'est pas pour ce soir.  
Y a vingt ans que j'm'exerce... C'est toujours pein' perdue.  
J'essaye encore demain... Après, j'arrête de boire.

## Le quartier des Halles

Je ne reviendrai plus dans le quartier des Halles.  
Mes diables sont partis, pour Dieu sait quel enfer...  
Les touristes ont marché sur les derniers pétales  
De nos derniers bouquets, on ne peut rien y faire.  
Je ne suis pas client pour les pèlerinages.  
Bien le bonjour chez vous! Je ne reviendrai plus,  
J'emporte mes souv'nirs avec le paysage,  
Le passé dans ma poche et mon mouchoir dessus.

Lèvres couleur de sang et du velours aux chasses,  
La belle sans merci fumaille en rêvassant.  
Au pas lent des années j'étais celui qui passe,  
Mais de Sainte Apolline au Squar' des Innocents  
On ne me verra plus jamais traîner mes guêtres  
Au gré des muscadets de quatre heur's du matin  
Avec mon cinéma tout vivant dans ma tête  
Et l'étincelle froide au regard des tapins.

J'allais déambuler... je croisais des fantômes,  
Tire-laine en ribote ou pendus décrochés,  
Et ça tourbillonnait autour des jolies mômes  
Maculées de sang frais par les garçons bouchers.  
Les camions de lilas s'ouvraient en avalanches  
Et tout autour de moi l'air sentait le printemps.

En des temps très anciens, Saint-Eustache était blanche.  
Là-bas j'étais chez moi, bien peinard, et pourtant  
On ne me verra plus dans le quartier des Halles,  
Ce qui peut s'y passer ne m'intéresse plus...  
Les temps sont accomplis, à nous de fair' la malle,  
Je ne suis pas client pour les regrets non plus...

Adieu mes fleurs de sang, mes panthères de jeunesse,  
Je vais aller traîner sur les quais de Bercy.  
Malgré moi j'ai le coeur éclaté de tendresse,  
Saint-Eustache a gagné, les diables sont partis.

## Sortilèges

*Interprétée par sa fille, Dominique Dimey.*

Dans les jardins de ma mémoire,  
Sur les eaux calmes d'un étang  
Où les licornes viennent boire  
J'ai vu tes yeux se reflétant.

J'en redoute les sortilèges  
Et ne m'approche qu'en tremblant  
Pour mieux me laisser prendre au piège  
Que j'ai recherché si longtemps.

Au jardin de la Mandragore  
Je m'aventure chaque nuit,  
M'y promenant jusqu'à l'aurore  
Malgré ton ombre qui me suit.

L'oiseau phénix au vol superbe  
Peut disparaître et revenir,  
Ses cendres répandues dans l'herbe  
De toi me font ressouvenir.

Au jardin bleu des espérances  
J'ai vu danser les paons de nuit  
Sur les arpèges du silence  
Où vient se perdre mon ennui.

Mais au premier souffle de brise  
Le son de ta voix me revient  
Et le songe soudain se brise,  
De notre amour ne reste rien.

## Un soir au Gerpil

*Le "Gerpil" était un bar qui s'appelle maintenant "Marlusse et Lapin", rue Germain-Pilon. En face du bar, en descendant, se trouve un buste de Dimey près de son dernier domicile. Chanson interprétée par Mouloudji.*

Les heures que j'ai passées à m' finir au Gerpil  
Avec des filles de rien que j'appelais Monsieur  
Qui f'saient vibrer pour moi leurs miches et leurs faux cils  
Pour m'envoyer le soir un peu de poudre aux yeux  
C'était des heures perdues que je gagnais quand même  
J'y perdais l'équilibre et parfois la raison  
Aux dernières années de ma vie de bohème  
Avec des enfants de chœur qui sortaient de prison

C'est une maladie, comme on dit, de jeunesse  
Je suis un vieux gamin assez mal conservé  
J'ai toujours adoré les chemins de traverse  
Qui vont du Sacré-Cœur aux quartiers réservés  
Je ne demande rien aux gens que je fréquente  
Qu'ils soient flics ou curés à vrai dire je m'en fous  
Des mâles à toute épreuve égarés chez les tantes  
Pour prendre un peu leur pied ou pour se faire des sous

C'est peut-être au Gerpil à l'heure du délire  
A l'heure où l'on zigzague en croyant marcher droit  
Que j'ai vu mélanger le meilleur et le pire  
Et la droite et la gauche et l'envers et l'endroit  
Et mourir quelquefois, un peu comme on rigole  
Spectacles étonnants qui ne m'ont rien appris  
Pourtant ce fut pour moi une excellente école  
Car ce qui ne vaut rien n'a jamais eu de prix



## **J'ai cinquante ans ce soir**

*Interprétée par Jean-Claude Pascal, avec d'autres textes comme "Chanson pour terminer" ou encore... "Quarante ans"!*

J'ai traversé ma vie comme on traverse un rêve  
Ne sachant pas toujours où se portaient mes pas,  
Je suis comme un nageur que la vague soulève  
Poussé vers un pays que je ne connais pas.

J'ai cinquante ans ce soir et si je crâne un peu  
C'est que l'âme est solide et si je prends des poses  
Ce n'est que par instant quand la peur se repose.  
Je me jette en riant un peu de poudre aux yeux.

J'ai cinquante ans ce soir et si je fais le compte  
De mes amours défuntes et de mes cheveux gris,  
Je sens que j'ai vécu sans bien m'en rendre compte  
Je me faisais des joies comme on fait de l'esprit.

Je ne veux pas pleurer sur des kermesses mortes  
J'ai toujours des manèges à portée de la main  
Je suis prêt à partir pour des émotions fortes  
Grâce à Dieu le soleil se lève encore demain.

Quand je vois le profil des années qui m'attendent  
Je me dis que j'ai tort d'avoir des larmes aux yeux.  
L'homme est un animal difficile à comprendre,  
Je sais que l'avenir peut être merveilleux.

J'ai cinquante ans ce soir et c'est peut être heureux  
D'avoir encore le coeur aussi tendre et fragile.  
Je ne veux espérer que des heures faciles  
Je me jette en riant un peu de poudre aux yeux.

## Mémère

*Interprétée par Michel Simon. Brel la qualifia de "plus belle chanson d'amour".*

Mémère, tu t'en souviens, de notre belle époque,  
C'était la première fois qu'on aimait pour de bon.  
A présent, faut bien l'dire, on a l'air de vieux schnocks,  
Mais c'qui fait passer l'tout, c'est qu'on a la façon.  
Tu t'rappell's ta guêpière, à présent quand j'y pense  
J'en rigol' tout douc'ment mais c'est plus fort que moi,  
Comment qu'tu f'rais maint'nant pour y loger ta panse ?  
On a pris d'la bouteille tous les deux à la fois.

Mémère, tu t'en souviens comm' t'as fait des histoires  
Pour me laisser cueillir la marguerite aux champs,  
Et pourtant c'était pas vraiment la mer à boire,  
Ça t'a fait des ennuis mais c'était pas méchant...  
Tu t'rappell's comm' j'étais, je n'savais pas quoi dire ;  
Y a des coups, pour un peu, j't'aurais bien dit des vers.  
T'as bien changé, mémère, mais quand je vois ta tir'lire,  
Comment qu'ça donne envie d'fair' la route à l'envers !

Mémère, tu t'en souviens des p'tits diabolos menthe,  
Des bouteill's de mousseux du quatorze juillet !  
Un éclair au café, j'veux bien mais faut qu'tu chantes !  
Chérie, t'as renversé ton verre, faut l'essuyer.  
Mon Dieu, c'est pourtant vrai que je t'app'lais chérie  
Il faut pas m'en vouloir, mais je n'm'en souv'nais plus.  
On parle des souv'nirs, mais c'est fou c'qu'on oublie.  
J'te d'mande pardon, chérie, et qu'on n'en parle plus.

Mémère, si j'te dis ça, c'est pour te dir' que j't'aime,  
Te l'dire comm' ça, tout cru, c'était trop dur pour moi,  
Mais au fond, j'suis content, j'vois qu't'as compris quand même,  
Et j'peux te l'dire, mémère, j'ai jamais aimé qu'toi.

## J'aurai du mal à tout quitter

J'aurai du mal à tout quitter, À quitter l'envers et l'endroit,  
Midi, l'Île de la Cité  
N'importe qui, n'importe quoi.

Quitter c'est le seul mot qui compte  
Quitter son chien souvent c'est trop  
Savez-vous que si je raconte mes auberges, mes bistrots  
Soudain je sens mon cœur qui flanche  
Un jour on comprend, mais trop tard  
Qu'on a perdu ses coudées franches, qu'on a pris le mauvais départ  
Celui qui mène au bout du conte, peut-être à sa moralité ?  
Heureux, c'est le seul mot qui compte  
J'aurai du mal à tout quitter.

Je vis mon temps comme un roi nègre,  
Superbement désargenté  
Allant de l'élite à la pègre sans me plaindre ni me vanter  
Je suis secret comme une idole, comme un cercueil de pharaon  
Pauvre jeune homme à tête folle  
Qu'on appelait Toutankhamon.  
Il fut peut-être beau, peut-être ?  
Après mille et une saisons  
Au fond d'un palais sans fenêtre  
On découvrit Toutankhamon

On dit qu'il ne fut pas grand chose, un pauvre petit enfant-roi  
Sous le sable où naissent les roses  
Au fond d'un sarcophage étroit  
Il attendit trois millénaires  
Dans un cercueil d'émail et d'or  
Parmi les objets funéraires dont se composait son décor  
Tout fut prévu pour qu'on l'oublie, mais son beau visage pensif  
Était plus vivant que la vie  
Un ressuscité d'or massif

Mais moi qui ne suis pas un prince qui ne suis presque rien du tout  
N'ayant ni château ni provinces  
J'arriverai bien vite au bout  
Si je m'en allais les mains vides ce serait affreux de mourir  
Car sous ma pauvre pyramide, l'éternité pour y dormir  
Sans que nul bruit ne me réveille  
Jusqu'à la fin des fins des temps  
J'aurai bien mal de ces merveilles qu'il faudra quitter en partant  
J'aurai du mal à tout quitter,  
Tout à la fois... comme on s'arrache.

C'est si navrant de s'en aller avant d'avoir fini sa tâche  
J'en ai fait la moitié du quart, la moitié du quart du centième  
Et le plus souvent par hasard  
Il faudra bien partir quand même.  
Pour vous rien ne s'arrêtera, la Seine aux pieds de Notre-Dame  
Au même rythme coulera, ma mort ne sera pas un drame  
Je n'étais pas un pharaon.  
Que s'éteigne la courte flamme  
Je n'ai rien fait que des chansons.

J'aimais les parfums de l'enfance, j'adorais mes soixante-dix ans  
Je les idolâtrais d'avance, j'étais à mon aise dedans  
Je n'ai pas de philosophie, je n'ai jamais compris le mot  
Ça ne fait rien, j'aime la vie,  
Je voudrais connaître Tokyo  
Et l'Amérique où l'on s'amuse à se défaire une raison  
Je voudrais tant voir Syracuse...  
Mais tout cela n'est que chansons !

À toi le dernier mot du conte, la minute de vérité  
Je t'aime et c'est tout ce qui compte,  
J'aurai du mal à te quitter.

# Je savais bien qu'un jour

*Mis en musique et interprété par Cris Carol*

Nous avons partagé le pain de la tendresse  
Avec le beurre salé qui venait des copains  
À l'âge plein d'étoiles où jamais rien ne presse  
J'étais un peu chanteuse, tu jouais les rapins  
On attrapait la nuit des taxis en maraude  
Pour visiter Paris comme des étrangers  
Et dans les squares fermés on se glissait en fraude  
Pour faire un peu l'amour, tout doux, sans déranger

Je savais bien qu'un jour il faudrait que ça vienne  
Mais je ne savais pas que ça viendrait si tôt

Nous avons partagé le pain de la fortune  
Il est venu tout seul, on n'a rien fait pour ça.  
Alors on s'est offert deux ou trois clairs de lune  
Entre les Baléares et Copacabana  
Les perles de culture, on s'en lasse très vite  
Et le lit des palaces où l'on ne fait plus rien  
N'était plus que l'écrin des paradis en fuite,  
Où donc est le p'tit bal où l'on dansait si bien ?

Je savais bien qu'un jour il faudrait que ça vienne  
Mais je ne savais pas que ça viendrait si tôt

Nous avons partagé la peine d'être ensemble,  
Les phrases qu'on rumine et qu'on ne dit jamais,  
L'eau qui vous monte aux yeux et puis la voix qui tremble  
Et puis le grand désert... La maison qu'on aimait  
Plus vide qu'un jardin où ne vient plus personne  
Nous avons partagé le soir où l'on pardonne  
Car il ne reste rien d'autre à faire que ça

Je savais bien qu'un jour il faudrait que ça vienne  
Mais je ne savais pas que ce serait ce soir

## L'école j'ai pas connu

L'école, j'ai pas connu, mon père vivait d'la chine  
Pas d'la Chine des Chinois mais d'la chine des chineurs  
A douze ans, j'embarquais mes toutes petites copines  
Sur le marché aux puces qu'on connaissait par cœur  
Dans nos poches y avait rien, mais dans les poches du monde  
Y avait de quoi s'offrir des sandwiches au pâté !  
Je sais très bien pourquoi ça s'appelle des profondes  
Mais pour piger tout ça, y faut y avoir été

L'école, j'ai pas connu : mon vieux dans la ferraille  
Il a jamais compris que ça pouvait servir  
À table, ça jactait que perlouzes et joncaille  
Des machins finalement qu'on a jamais vu v'nir  
Les Gitans du secteur, le soir à la guitare  
À minuit chez Louisette, venaient jouer pour nous  
On bouffait comme des chefs, on rigolait dare-dare  
Au p'tit jour on avait du coton dans les genoux

L'école, j'ai pas connu, maintenant j'ai passé l'âge  
J'ai les pognes idéales pour compter sur mes doigts  
J'connais tous les plaisirs qu'on attrape à la nage  
Entre l'argent claqué et celui qu'on me doit  
Ça fait rien, moi j'ai l'temps, j'ai la philosophie  
J'sais pas c'que ça veut dire mais je l'ai, j'en suis sûr  
À quarante-cinq balais, j'ai traversé la vie  
Sans instruction ni rien, ma parole, c'est pas dur

L'école, j'ai pas connu, mais j'ai connu tout l'reste  
La façon d'être heureux, de se faire des amis  
De jamais retourner ses poches ni sa veste  
Et de toujours tenir le peu qu'on a promis  
J'ai gardé mon nez propre et pour ça, faut faire gaffe  
Pour marcher sur mes pompes, j'ai fait tout c'que j'ai pu  
Y faut pas m'en vouloir si j'ai pas l'orthographe  
Mais ça je n'y peux rien, l'école, j'ai pas connu

## Les enfants de Louxor

Quand je sens, certains soirs, ma vie qui s'effiloche  
Et qu'un vol de vautours s'agite autour de moi,  
Pour garder mon sang froid, je tâte dans ma poche  
Un caillou ramassé dans la Vallée des Rois.  
Si je mourais demain, j'aurais dans la mémoire  
L'impeccable dessin d'un sarcophage d'or  
Et pour m'accompagner au long des rives noires  
Le sourire éclatant des enfants de Louxor.

À l'intérieur de soi, je sais qu'il faut descendre  
À pas lents, dans le noir et sans lâcher le fil,  
Calme et silencieux, sans chercher à comprendre,  
Au rythme des bateaux qui glissent sur le Nil.  
C'est vrai, la vie n'est rien, le songe est trop rapide,  
On s'aime, on se déchire, on se montre les dents,  
J'aurais aimé pourtant bâtir ma pyramide  
Et que tous mes amis puissent dormir dedans.

Combien de papyrus enroulés dans ma tête  
Ne verront pas le jour... ou seront oubliés  
Aussi vite que moi? Ma légende s'apprête,  
Je suis comme un désert qu'on aurait mal fouillé.  
Si je mourais demain, je n'aurais plus la crainte  
Ni du bec du vautour ni de l'oeil du cobra.  
Ils ont régné sur tant de dynasties éteintes...  
Et le temps, comme un fleuve, à la force des bras...

Les enfants de Louxor ont quatre millénaires,  
Ils dansent sur les murs et toujours de profil,  
Mais savent sans effort se dégager des pierres  
À l'heure où le soleil se couche sur le Nil.  
Je pense m'en aller sans que nul ne remarque  
Ni le bien ni le mal que l'on dira de moi  
Mais je déposerai tout au fond de ma barque  
Le caillou ramassé dans la Vallée des Rois.

## La peau des dents

Je conserve en mon sein des microbes étranges  
Qui font la part du feu entre la bête et l'ange  
Qui font la part du lion à ce qui me détruit  
Ce sont des amis sûrs qui travaillent sans bruit.

Ils tracent des sentiers précis sur mon visage  
Plus je les vois courir et plus je perds courage  
Moi qui n'ai voyagé qu'à petits pas prudents  
Je n'aurai bientôt plus que la peau de mes dents.

Une phrase un seul mot peut détruire une ville  
À l'âge de l'espoir et de l'esprit tranquille  
On construit des palais de rocaïlle et d'argent  
On rêve que l'on est un monstre intelligent

On ne sait presque rien tout le reste on devine  
On se sent devenir ou Socrate ou Lénine  
On ne sait pas encore qu'il ne reste au perdant  
Que le poids de sa chair et la peau de ses dents.

J'élève dans mon sang des colonies étranges  
D'animaux fabuleux qui tendrement me mangent  
Certains soirs je leur fais des cadeaux somptueux  
Cela se reconnaît à l'éclat de mes yeux...

À minuit je me prends pour un feu d'artifice  
Je tutoie Dieu le Père et j'aime des actrices  
Alors le jour se lève, et la fatigue aidant  
Je tire la couverture sur la peau de mes dents.



## J'aimerais tant savoir

J'aimerais tant savoir comment tu te réveilles,  
J'aurais eu le plaisir de t'avoir vue dormir  
La boucle de cheveux autour de ton oreille,  
L'instant, l'instant précieux où tes yeux vont s'ouvrir.

On peut dormir ensemble à cent lieues l'un de l'autre,  
On peut faire l'amour sans jamais se toucher,  
L'enfer peut ressembler au Paradis des autres  
Jusqu'au jardin désert qu'on n'avait pas cherché.

Quand je m'endors tout seul, comme un mort dans sa barque,  
Comme un vieux pharaon je remonte le Nil.  
Les années sur ma gueule ont dessiné leur marque,  
Mes grands soleils éteints se réveilleront-ils ?

On dit depuis toujours, "le soleil est un astre,  
Il se lève à cinq heures ou sept heures du matin",  
Mais chaque heure pour moi n'est qu'un nouveau désastre,  
Il n'est pas sûr du tout qu'il fera jour demain.

Je ne suis jamais là lorsque tu te réveilles,  
Alors je parle seul pour faire un peu de bruit,  
Mes heures s'éternisent et sont toutes pareilles,  
Je ne distingue plus ni le jour ni la nuit,

Je ne crois pas en Dieu mais j'aime les églises,  
Et ce soir je repense au gisant vénitien  
Qui me ressemblait tant... Mais la place était prise  
Toi seule sait vraiment pourquoi je m'en souviens.

## Ce qu'ensemble on a vu

*Interprétée par Michèle Bernard et Rémo Gary*

Je n'irai plus jamais revoir les rues du Caire  
Combien de villes ouvertes sont fermées pour moi ?  
Car je ne saurais plus aujourd'hui que me taire  
Devant ces monuments où je parlais pour toi  
J'ai déjà bien du mal à regarder la Seine  
J'ai si peur de n'y voir qu'un grand lit de repos  
Au seul nom de Corfou, j'ai des larmes soudaines  
Et comme des frissons qui courent sous la peau.

Sans toi, mon bel amour, tous les chemins se ferment  
Sans toi, tous les miroirs sont à jamais ternis  
Comment mener ma vie sans toi jusqu'à son terme  
Parmi tous ces dessins qui ne sont pas finis ?  
Je me traîne à midi dans le quartier Pigalle  
À deux pas de chez nous qui n'est plus que chez moi  
Je suis comme un vieux roi qui marche dans les salles  
De son palais désert et rêve d'autrefois.

Je n'irai plus jamais revoir les pyramides  
Les îles Éléphantines et le couvent perdu  
J'y songe d'un seul coup, mes artères se vident  
Je ne veux plus revoir ce qu'ensemble on a vu !  
Nous avons tant marché dans les rues de Florence  
Entre les lauriers-roses aux Jardins Boboli  
Qu'il me semble parfois aujourd'hui quand j'y pense  
Que les eaux de l'Arno remontent vers Paris

Le long des escaliers des palais de Florence  
L'ombre de Michel-Ange et de Donatello  
Nous escortait de loin dans le plus grand silence  
Jusqu'au chemin de ronde du Palazzo Vecchio  
C'est ainsi mon amour que les villes se ferment  
Je ne pourrai jamais y retourner sans toi  
Je me contenterai de rêves à long terme  
Où des statues de marbre auront un peu ta voix.

# Pour apprendre l'air

*Chanson interprétée par Michel Simon.*

Entre les pierres de Notre-Dame  
Et les arbres de Montsouris  
J'ai perdu mon cœur et mon âme  
Et la plupart de mes paris  
J'espérais devenir très riche  
Et je n'ai plus un fifrelin  
J'ai toujours la cervelle en friche  
Aurez-vous été plus malin ?

Pour apprendre l'air, l'air et la chanson  
Sans en avoir l'air ni faire de façons  
Il faut tout connaître et tout essayer  
Tout aimer (peut-être) et puis l'oublier

Pour faire un gibier de potence  
Il faut prendre n'importe qui  
Le balancer dans l'existence  
Et patienter le temps requis  
Entre la place Maub' et Pigalle  
Et nos misères et nos ennuis  
On s'en va traquer deux cents balles  
Et on ne sort plus que la nuit

Entre les pierre de la Villette  
Et le marbre des quartiers chics  
On s'amuse à risquer sa tête  
Pour le plaisir ou pour le fric  
C'est très long d'en finir de vivre  
Entre le rêve et la boisson  
Et d'ailleurs, à quoi bon poursuivre ?  
J'ai perdu l'air de la chanson !

Sans en avoir l'air, j'avais la chanson  
Tout s'est fait la paire sans faire de façons  
J'ai quitté la danse sans rien ramasser  
Aucune importance, j'en sais bien assez !

## Il ne faudra jamais

Il ne faudra jamais  
Dire ce qu'on a vécu  
Ça ne regarde pas  
Les gens du temps qui passe  
Ni mes histoires de coeur  
Ni mes histoires de cul  
N'avantageront pas  
Mon reflet dans les glaces

Je suis un cro-magnon  
Qui marche à pas comptés  
Entre des HLM  
Et des fleurs en plastique  
Entre trois cimetières  
Et quatre vérités  
En plein coeur d'un présent  
Qui va fermer boutique

Il ne faudra jamais  
Dire tout c'qu'on a compris  
On l'a fait par hasard  
Et sans aucun mérite  
Quand j'ai vidé ma poche  
Il me reste le prix  
De quatre roses rouges  
Et d'un cornet de frites

Il ne faudra jamais  
Révéler nos secrets  
Ça ne regarde pas  
Les gens qui nous regardent  
Ils viennent d'un pays  
Où plus rien n'est sacré  
Qu'ils crèvent entre copains  
Tant pis, que Dieu les garde!

Il ne faudra jamais  
Dire qu'on était heureux  
Qu'on avait du talent  
Qu'on était magnifiques  
Que d'un exploit d'huissier  
On savait faire du feu  
Et que du mal d'amour  
On faisait des musiques

Il ne faudra jamais  
Dire qu'on était idiots  
Mais qu'on n'en savait rien  
Et qu'on vivait quand même  
Quand on a dégusté  
Sa jeunesse au goulot  
Avec la mort qui vient  
On peut faire un poème

## L'aventure la voilà

*Mis en musique par Emmanuel Depoix sous le titre "Mes gueules de bois".*

Je cache l'aventure à l'intérieur de moi  
J'ai fait trois fois le tour de la rue des Abbesses  
A l'heure du whisky, à l'heure de la messe  
On peut toujours trouver beaucoup plus grand que soi

L'aventure, la voilà... à portée de la main  
Garde ton coeur à gauche et tes deux pieds sur terre  
Et tu verras d'un coup s'effacer les frontières  
L'aventure est en toi mais tu n'en savais rien

Il suffit de partir sur des souliers trop grands  
De marcher sur les eaux, des ailes autour des tempes  
De boire des images et de mordre les vents  
De chercher dans le noir des gueules de sa trempe

Il suffit d'être seul et de tenir debout  
Au milieu de tous ceux qui gueulent et qui vacillent  
Va ton chemin tout droit l'aventure est au bout  
Et tu verras que l'or n'est jamais ce qui brille

Fais le tour de la Terre avec dix francs sur toi  
Va-t'en planter des choux au cœur de la savane  
Fabrique des légendes avec tes gueules de bois  
Va-t'en faire un tabac un soir à La Havane

Et puis reviens chez toi avec des rides en plus  
La gueule boucanée comme sur les images  
Jette ton sac à dos et viens poser ton cul  
On se partagera le rouge et le fromage

Il m'arrive parfois rien qu'à te regarder,  
De franchir d'un seul coup la muraille de Chine  
Sauter trois océans sans quitter mon quartier  
Ce que je ne vois pas, d'ailleurs, je le devine

L'aventure se réveille à l'odeur de ta peau  
Au milieu de ton lit je trouve des navires  
Le vent dans tes cheveux fait claquer les drapeaux  
Et quand l'amour fleurit... je n'ai plus rien à dire

Voir courir devant soi les bisons de Lascaux  
Sur un papier de riz écrire la carmagnole  
Boire de la mirabelle dans les bars de Frisco  
Le soir à Varsovie danser la farandole

Voir enfin de ses yeux ce qu'on n'a jamais vu  
À trois heures du matin voir des anges à Pigalle  
Mon aventure à moi c'est ce que j'ai voulu  
Être pour tous les cons un objet de scandale

Un soir en descendant la rue du Mont-Cenis  
J'avais peut-être un peu forcé sur la bouteille  
J'ai vu trois caravelles cingler sur Tahiti  
Depuis, cette rue-là pour moi n'est plus pareille

J'y vais boire l'apéro chez des conquistadors  
Dont aucun n'a jamais découvert l'Amérique  
On mélange à plaisir les vivants et les morts  
Et quand on s'est tout dit... il reste la musique !





<b>Paris, mon camarade</b>	<b>7</b>
<b>La Tamise</b>	<b>8</b>
<b>Les p'tits plaisirs du jour</b>	<b>9</b>
<b>Moi qu'écris des chansons</b>	<b>10</b>
<b>Ivrogne, et pourquoi pas ?</b>	<b>11</b>
<b>Si tu me payes un verre</b>	<b>12</b>
<b>J'veis m'envoler</b>	<b>13</b>
<b>Le quartier des Halles</b>	<b>14</b>
<b>Sortilèges</b>	<b>15</b>
<b>J'ai cinquante ans ce soir</b>	<b>17</b>
<b>Mémère</b>	<b>18</b>
<b>J'aurai du mal à tout quitter</b>	<b>19</b>
<b>Je savais bien qu'un jour</b>	<b>21</b>
<b>L'école j'ai pas connu</b>	<b>22</b>
<b>Les enfants de Louxor</b>	<b>23</b>
<b>La peau des dents</b>	<b>24</b>
<b>J'aimerais tant savoir</b>	<b>25</b>
<b>Ce qu'ensemble on a vu</b>	<b>26</b>
<b>Pour apprendre l'air</b>	<b>27</b>
<b>Il ne faudra jamais</b>	<b>28</b>
<b>L'aventure la voilà</b>	<b>30</b>

